

des néons rappelle le torse musclé d'un athlète, des chiffres de lire à demi fondus émergent à la vue pour ensuite disparaître dans l'immensité de la masse informe... sa surface gluante et hétérogène offrant une réflexion grimaçante des néons qui la surplombent. Cette œuvre d'art qui ressemble à une arche semble destinée à dériver sur un marché houleux avant de rejoindre sous forme d'engrais biologique le sol d'où elle est née. Il est possible d'imaginer *Raft* comme une réflexion nostalgique sur la fin de l'âge industriel en Amérique, et plus généralement sur le caractère périssable et transitoire de tout industrie humaine. Aussi, ce sentiment de désolation qui s'empare de moi à la pensée que les fragments qui ont accompagné Peter Nadin au cours de sa vie terrestre se déliteront sous l'effet du temps, puis se décomposeront, semble à ma sortie de la galerie se faire le symbole de l'anéantissement de l'espèce humaine.

Traduit de l'anglais par Michèle Veubret

Illusions myopes

Miguel Calderón

Adriana Lara, *La pintura (lasser) moderna. Colección primavera/verano 2012*
House of Gaga, Mexico
10 novembre – 6 janvier 2012

Une moquette avec un motif de spirale noire et blanche produisant une illusion d'optique qui donnait le vertige délimitait l'espace dans lequel la performance *La pintura contraataca*¹ (La peinture contre-attaque) était sur le point d'avoir lieu. Petit à petit, les gens se sont collés contre les murs, on aurait dit une lutte entre forces centripètes et centrifuges. Le vortex formé par la moquette avait l'air d'engloutir l'espace, de créer un vide, et en même temps, d'écarter les gens.

La musique de « Sonido Lasser » est venue rompre conceptuellement l'idée d'être dans une galerie. Un personnage fellinien a surgi derrière une peinture assez rudimentaire d'un alien, et s'est mis à défilé sur la moquette qui faisait office de *catwalk*. Le « modèle » était maquillé et habillé comme pour un film de science-fiction des années 1960. Il avançait maladroitement, à pas de robot, et présentait des tenues que je définirais comme « fluo-tribales ». Semblant suivre un tracé prédéfini, il défilait le long du motif de la moquette, représentant la naissance d'un ordre dans le chaos qui n'a pas et n'aura pas de fin.

Ce personnage, qui semblait tout droit sorti de la scène nocturne gay de la capitale, avait le visage recouvert de *body paint*, et je ne suis jamais arrivé

1 Dans le cadre de l'exposition d'Adriana Lara : *Modern (lasser) painting. Spring/summer collection 2012 (La peinture [lasser] moderne. Collection printemps/été 2012)*.

à savoir si sa peau était pleine d'imperfections qu'il essayait de cacher avec le maquillage, ou si le maquillage était là, justement, pour faire croire que sa peau était pleine d'imperfections.

Un hommage à l'imperfection, c'est exactement de ça dont il s'agissait dans la performance. L'imperfection, résultait de la tentative d'imiter des normes culturelles imposées par les médias; des normes non assimilées, mais transformées en quelque chose d'autonome, échappant à toute possibilité de catégorisation. Parfois, je me demande ce que serait devenue la ville de Tenochtitlán si les Espagnols n'étaient pas arrivés; si nous étions restés isolés du monde comme l'a été le Japon pendant 300 ans en raison de sa situation insulaire, sans contact avec d'autres cultures, préservant ainsi ses traditions et ses particularités. Le Mexique, au contraire, a été et continue d'être un lieu d'échanges, d'appropriations et de mauvaises interprétations de modèles culturels. « Le Mexicain », lui, tend à s'exporter comme concept, à être assimilé ailleurs pour ensuite revenir et s'imposer comme une notion nouvelle. Il est clair que des artistes européens viennent au Mexique pour réinterpréter des discours qui en Europe n'ont pas vraiment de pertinence. Le Mexique sert de grand laboratoire, pas seulement en ce qui concerne les pratiques artistiques, mais en général, parce que c'est un endroit où tout le monde peut faire exactement ce qu'il veut.

Comme si nous étions les témoins d'un jeu vidéo en direct, comme Pac Man, divers personnages ont surgi et ont commencé à se disperser. Ils étaient accoutrés comme des êtres célestes, des Cyclopes, un mélange de tribus de *ravers* et d'imitations assez *cheap* des personnages sculptés dans les fontaines romaines. Ça a été le climax, ou plutôt l'anticlimax du défilé. Les personnages se sont regroupés au centre de la moquette, formant un faisceau de lumières avec leurs « lunettes-visières » fluo, prenant la pose de statues gréco-romaines classiques. On avait l'impression qu'un groupe de passagers s'était mis d'accord pendant un long trajet de métro, dans une rame, pour venir ici et improviser un spectacle. Une espèce de sculpture humaine a pris forme qui faisait immédiatement penser à une sorte de *Voguing*, sauf qu'ici, Adriana Lara a réalisé, de manière tout à fait intentionnelle, une version en « zone 4² ».

C'est parce qu'elle s'éloignait de toute solennité que la performance fonctionnait. Dans ce cas, la musique, le défilé et les modèles surmaquillés se sont alliés pour nous soulager d'un poids, et nous rappeler que même si l'on vit dans le chaos le plus total, on peut parfois changer de perspective si l'on regarde les ratés d'une modernité qui n'a littéralement pas pu s'instaurer dans la société mexicaine, y compris depuis sa fondation. « Cela n'a été ni un triomphe, ni une déroute, mais la douloureuse naissance du peuple métisse qu'est le Mexique d'aujourd'hui³. »

Sommes-nous condamnés à perdre? À être des individus soumis et fascinés par ce que nous imposent d'autres cultures? L'exposition *La pintura (lasser)*

2 Cette référence aux zones de lecture des DVDs est devenue dans le langage courant une plaisanterie sur la situation du Mexique par rapport à l'Europe et aux États-Unis. (NdE.)

3 Citation gravée dans le marbre d'un monument érigé à Tlatelolco, Mexico, où les guerriers aztèques ont livré leur dernière bataille contre les conquistadors. (NdT.)



Statue vivante dans
une rue de Mexico,
image extraite d'Internet

moderna cherche justement à montrer des modes autonomes que l'on ne voit qu'au Mexique, sans pour autant les rendre « glamour » ; elle les présente comme une nouvelle tendance métisse, latente dans les rues, qui reflète ce que nous sommes véritablement. Elle prend l'ordinaire comme si c'était ce qui est établi par les canons culturels, et elle l'expose publiquement. Il ne serait pas surprenant de feuilleter *Vogue* un de ces jours, ou dans quelques années, et de découvrir des mannequins portant des vêtements de ce style. Mais finalement, ça n'a aucune importance, parce que l'inventivité de la rue sera toujours là pour se réapproprier les choses et les réinterpréter.

Nous sommes plantés là, dans un champ de bataille où le sang qui a coulé est le nôtre, notre véritable ciment est la défaite, et nous ne l'accepterons jamais ouvertement. Malgré cette perte immanente, la culture autochtone arrive à s'imposer et c'est le fait d'accepter cette tragédie qui nous donne l'occasion de nous moquer, d'ironiser et de plaisanter. Finalement, ce pays est fondé

sur les vestiges de sa culture, vestiges qui se pointent à la moindre provocation et de façons les plus inattendues. Les vêtements et les coiffures sont des réminiscences du passé qui laissent transparaître ce que l'on a un jour censuré ; portant intrinsèquement un slogan qui pourrait bien revendiquer : « Mes vêtements sont mon territoire, c'est là que je peux gagner. »

Je me rappelle qu'il y a 14 ans environ, je suis allé à un défilé, si je me souviens bien c'était pendant la « Fashion Week Mexico ». Les mannequins mexicains ont profité de l'occasion pour faire grève et protester contre les mannequins argentins, brésiliens et d'Europe de l'Est. Ce que j'ai vu pendant cette grève m'a tellement ému que tout paraissait brouillé. Des apprentis mannequins essayant de simuler une mode étrangère à leur réalité immédiate. Le résultat aurait dû être exactement ce qu'a été cette exposition d'Adriana Lara : une célébration débridée de ce que nous sommes, pas de ce que nous voulons être. Une grève contre tous les protocoles de la mode dont on nous a bombardés depuis notre naissance.

En plus de la moquette et des mannequins délirants, ce soir-là, on s'est retrouvé face à une illusion d'optique supplémentaire : une pancarte où l'on pouvait lire la citation : « Les vrais artistes sont dans la rue. » Les gens se sont dispersés et j'ai commencé à sentir que c'était moi qui portais les « lunettes de Cyclope ». Les gens se sont mis à discuter et tout s'est mélangé dans la réalité. Dans le public, j'ai aperçu des personnes semblables à ceux qui venaient de défilé sur le *catwalk*, en rentrant chez moi, j'en ai vu d'autres encore, et le lendemain, je me suis retrouvé coincé dans les embouteillages, à cause d'une de nos grèves, une fois de plus...

Traduit de l'espagnol par Svetlana Doubin



Painting strikes back
(Spring/Summer
Collection 2012), 2011,
vue de la performance



Painting strikes back
(Spring/Summer
Collection 2012), 2011,
view of the performance

Short Sighted Illusions

Miguel Calderón

Adriana Lara, "La Pintura (lasser) Moderna. Colección primavera/verano 2012"
House of Gaga, Mexico
November 10 – January 6, 2012

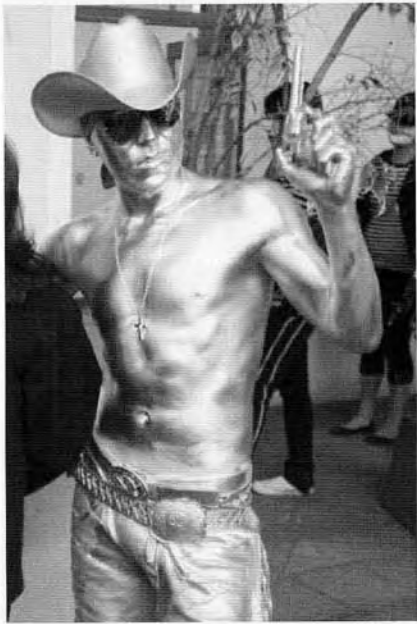
A carpet with a black-and-white spiral pattern—an optical illusion that made you dizzy—outlined the space where the performance *La pintura contra-ataca* (Painting Strikes Back)¹ was about to begin. The crowd fell back against the walls, creating the impression of a duel between centrifugal and centripetal forces. The carpet's vortex swallowed up the space, making it feel empty, while at the same time it pushed the audience out towards its edges.

Sonido Lasser's music started playing and conceptually broke with the notion of being in a gallery. A Felliniesque character came out from behind a naïve painting of an alien and sashayed down the carpet-cum-catwalk. The "model"'s makeup and outfit were straight out of a 1960s science-fiction movie. He moved like an awkward robot, modeling outfits I would have to call "tribal-fluorescent." His steps, apparently rehearsed, followed the carpet pattern, and he represented the beginning of an order of infinite chaos that does not and will never end.

This character, who seemed to have stepped out of Mexico City's gay nightlife, had his face covered with body paint, and I was never able to tell whether he had bad skin and was trying to cover it up with makeup, or if the makeup had been applied precisely to make it look like he had very bad skin.

An homage to imperfection—that's exactly what the performance was about. The imperfection that is the result of attempts at mimicking mass media imposed cultural patterns: unassimilated patterns transformed, nonetheless, into something autonomous that escapes any possible categorization. I sometimes wonder what would've happened to Tenochtitlan if the Spaniards had never showed up: if we had remained isolated from the rest of the world like Japan did for three hundred years because it was an island, with no contact with other cultures, maintaining its own culture with its traditions and peculiarities. Mexico, however, has been and still is a place where cultural patterns are interchanged, appropriated, and misinterpreted. In turn, what is properly "Mexican" tends to be exported as a concept that is assimilated abroad, and then imported back to impose itself as a novel idea. It's clear European artists come to Mexico to reinterpret discourses that are irrelevant in Europe. Mexico lets itself be used as a gigantic laboratory, not only in terms of art practice but

¹ Within the exhibition of Adriana Lara: *Modern (Lasser) Painting. Spring/summer collection 2012*, House of Gaga.



Living Statue in the street of Mexico, image from Internet

in general, because it's a place where everyone can do exactly what they please.

As if we were witnessing some kind of live Pac Man-type videogame, various characters started coming out and scattering around the space. They were dressed like celestial beings, one-eyed creatures, a hodge-podge of raver tribes and rather fake-looking Roman fountain characters. This was the climax, or should I say the anti-climax, of the fashion show. The characters flocked to the center of the carpet, forming a pile of lights with their fluorescent "Cyclops glasses," posing like classical Greco-Roman statues. They actually looked like a bunch of commuters who, after a long subway ride, had all agreed to improvise a performance. They formed a kind of human sculpture that immediately called to mind some sort of voguing, with the difference that, in this case, Adriana Lara had very purposefully done a "Region 4"² version of it.

The performance was a success because it was not meant to be serious. In this case, the music, the fashion show, and the models with the overdone makeup all came

together to take a load off of our shoulders and remind us that, although we're living in an extreme state of chaos, we can sometimes change our point of view by observing the failed projects of a modernity that could not in any way implant itself in Mexican society, not even at the very beginning. "It was neither a victory nor a defeat, but the painful birth of the Mestizo people who are today's Mexico."³

Are we fated to lose? Are we fated to be an oppressed people yielding to what other cultures impose upon us? The exhibition entitled *La pintura (laser) moderna* (Modern (Lasser) Painting) means precisely to show the unique tendencies that have emerged in Mexico alone, without glamorizing them, but rather presenting them as a new wave of latent Mestizo street fashion that reflects who we really are. It takes ordinary things as if they were the culturally established norm and puts them on public display. I wouldn't be surprised to be leafing through *Vogue* a few months or years from now and see models wearing the same styles. But that doesn't matter, because street creativity will always be at the cutting edge of reappropriation and reinterpretation.

We are standing on a battleground where the blood that once flowed was our own—our culture is actually based on defeat and we will never openly acknowledge this. In spite of this immanent loss, Mexico's native culture is still managing to impose itself, and accepting this tragedy is what allows us and leads us to indulge in witticism, irony, and mockery. Ultimately, this country is founded on the

2 Reference to the regions of DVD players, which became a joke about the peripheral situation of Mexico. (NdE.)

3 Memorial inscription in the Plaza de las Tres Culturas de Tlatelolco in Mexico City, where aztec warriors had their last battle against the conquistadors (NdE.)

vestiges of its culture, which reappear at the slightest provocation and in the most unexpected ways. Clothing and hairstyles reminiscent of the past that reveal what used to be censored, and imply a slogan of its own that could very well be, "my clothing is my territory, this is where I win the war."

I remember that about fourteen years ago, I went to a fashion show that, if I am not mistaken, was part of "Fashion Week Mexico." The Mexican models availed themselves of the event to go on strike and staged a protest against the Argentinean, Brazilian, and Eastern European models. I was deeply touched by the strike, to the point that everything seemed out of focus, including the aspiring models trying to imitate a fashion that was alien to their immediate context. The outcome should have been exactly what this show of Adriana Lara's was: a frantic celebration of what we are, not of what we want to be. A strike against all the protocols of fashion that we have been bombarded with since we were born.

Besides the carpet and the delirious outfits, we also ran into one more conceptual illusion that night: a sign that read, "The real artists are on the streets." People went their separate ways and I started feeling as if I was the one wearing the "Cyclops glasses." Conversations started and everything began blending back with reality. I saw a few characters in the audience who looked a lot like those who had just strutted down the catwalk—I saw more of them on the way home, and the next day I got stuck in a traffic jam that was the result of yet another local strike...

Translated from Spanish by Richard Moszka